



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

117 | 2010
2008-2009

Origines du christianisme

Figure des apôtres dans le premier christianisme

Régis Burnet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/822>

ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 191-195

ISBN : 978-2-909036-37-3

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Régis Burnet, « Figure des apôtres dans le premier christianisme », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 117 | 2010, mis en ligne le 26 janvier 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asr/822>

Tous droits réservés : EPHE

Figure des apôtres dans le premier christianisme

Le but des conférences, qui ont commencé en novembre 2007, est de comprendre comment les figures apostoliques ont été utilisées dans le christianisme primitif par les différentes Églises qui le composaient.

Au cours de l'année 2008-2009, nous avons continué à examiner une série de figures apostoliques sous l'angle du rôle stratégique qu'elles jouent dans les textes. Encore une fois, je remercie chaleureusement les « auditeurs » qui, au cours de ces deux années, ont plutôt été « acteurs » par leurs questions, leurs suggestions de références, leurs propositions de lecture.

I. André l'apôtre populaire

Entre les synoptiques et le IV^e évangile, on constate de telles différences à propos d'André que l'on peut se demander si l'on ne se trouve pas confronté à deux traditions différentes. Le canon de Muratori, qui relate qu'*eadem nocte reuelatum Andreae ex apostolis, ut recognoscentibus cunctis, Iohannes suo nomine cuncta describeret* (§ 14), irait d'ailleurs dans ce sens : Jean a davantage partie liée avec André. Les synoptiques narrent un appel qui ressemble à celui d'Élie (Mc 1, 16 *sq.*), ce qui lui confère un caractère d'évidence. André est systématiquement associé à son frère Pierre ainsi qu'aux deux fils de Zébédée Jacques et Jean. Il fait ainsi partie d'un « cercle intime » parmi les Douze. Jean, quant à lui, lui confère une plus grande importance : il fait partie des deux disciples du Baptiste qui suivent Jésus, et c'est lui qui fait à son frère la confession messianique : « Nous avons trouvé le Messie » (Jn 1, 41). Maldonat, gêné de cette primauté de confession, tenta sans conviction d'atténuer le rôle du frère du Prince des Apôtres : *nam ea etiam opinor de causa Andream minorem Petro natu fuisse. Quod non Petrus illius, sed ille Petri dicatur frater. Tenuis conjectura. (Commentarii in quatuor Evangelistas, ad loc.)*. S'il conserve son appartenance au « cercle intime », André est associé à Philippe chez Jean : à la multiplication et surtout dans l'épisode des Grecs qui désirent voir Jésus (Jn 12, 21 *sq.*), qui fait entrevoir qu'André avait une certaine accointance avec le grec.

Qu'a retenu d'André la tradition ? Il est le frère de Pierre, et donc une figure d'autorité, mais plus accessible, moins impressionnante, que le Prince des Apôtres : André est un apôtre plébéien. Les *Actes d'André*, qui sont probablement l'un des quatre Actes d'apôtres les plus anciens, et qui ont servi de modèle à de

nombreux autres, témoignent de cette popularité. Leur théologie, bien difficile à préciser, dénote un christianisme cultivé mais populaire : on y trouve des traces de dualisme qui pourrait être gnostique, un agir apostolique maïeutique qui pourrait être platonicien, une modération intérieure toute stoïcienne, un rappel de l'immortalité de l'âme et de la nécessité d'une vie sainte qui ressemble au néopythagorisme. Dans ce contexte, André se comporte en apôtre modèle. Il parvient à se sortir de la configuration triangulaire habituelle des modèles antiques de conversion : un puissant non chrétien (Égéate, proconsul d'Achaïe) qui se rend compte que sa femme (Maximilla) est devenue chrétienne car elle pratique l'encratisme, et qui persécute le fauteur de trouble, André. Les miracles s'enchaînent, qui seront repris *ne varietur* par Grégoire de Tours et Jacques de Voragine. Les discours de l'apôtre sont également assez attendus : s'abstenir du monde, garder le dépôt, prendre conscience de sa nature divine, adorer la croix. Les *Actes d'André et de Matthias* et les *Actes d'André et de Pierre*, plus tardifs, gommant une partie des influences philosophiques des *Actes d'André*. Pour autant, ils ne renoncent pas à leur présentation de l'Apôtre et même accroissent le caractère populaire de son action. Ainsi, lors d'un récit qui se passe dans la ville des Anthropophages, le plaisir narratif prime sur les affirmations théologiques, qui sont pour le moins banales.

Ce caractère simple, plutôt proche des opinions de la Grande Église, est confirmé par un passage de l'*Évangile de Marie* (17-18). Après les révélations de Marie, les apôtres contestent : André sème le doute sur ce qu'elle vient de dire, aux côtés de son frère Pierre. La scène est symbolique : elle raconte le conflit entre la communauté gnostique qui se reconnaît en Marie et le discours majoritaire dont André est l'un des tenants.

II. Jean, l'apôtre spirituel

La figure de Jean, comme celle de Marie-Madeleine est souvent traitée dans les textes comme une figure composite qui mélange Jean l'Apôtre, Jean l'Évangéliste, Jean le Voyant et le Disciple Bien-Aimé. Jean l'Apôtre est, avec Jacques, l'un des fils de Zébédée. Il fait partie du cercle restreint et reçoit, avec son frère, un surnom, Boanergès. Lc 9, 52-55 fait le portrait de deux personnages emportés, prêts à faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains, comme l'Élie d'autrefois (2R 1, 10.12). Il est spectateur de la Transfiguration et compagnon de Jésus à Gethsémani. Après la Pentecôte, il semble avoir joué un certain rôle dans la communauté de Jérusalem puisqu'il est associé à Pierre, en particulier pour monter au Temple (Ac 3, 1 *sq.*) ou convertir la Samarie en suivant les traces de Philippe (Ac 9, 14 *sq.*). Paul reconnaît cette autorité en rangeant Jean aux côtés de Jacques et de Céphas parmi les colonnes (Ga 2, 9). Jean l'apôtre fut assimilé à l'auteur de l'Évangile et des Épîtres (c'est ce que fait le Canon de Muratori ou Eusèbe, *HE* III, 24) et ce dernier souvent identifié au Disciple Bien-Aimé. Enfin, en dépit d'évidentes différences de style et de théologie (la démonstration la plus élégante – quoique peut-être pas la plus probante – de cette différence a été présentée par R. H. Charles dans son commentaire d'ICC, 1998, p. CXVII-CLIX, qui remarque que deux des thèmes

centraux de l'Apocalypse et de l'évangile diffèrent : agneau se dit ἀρνίον dans l'Apocalypse et ἀμνός chez Jean, Jérusalem se dit Ἱεροσόλυμα chez Jean et Ἱερουσαλήμ dans l'Apocalypse), Jean est aussi assimilé au Voyant de Patmos. La composition de ces quatre personnages contribue à échafauder une figure singulièrement riche : Jean, le disciple jeune et favori de Jésus, est aussi une figure d'autorité, une sorte de double de Pierre, qui manifeste plusieurs fois son ardeur, mais également une figure mystique, sujet à des visions. C'est ce que confirme l'analyse de la tradition patristique qui en fait un apôtre pur et plein d'autorité, puissant en miracles et en paroles, dont l'extrême longévité assure la vénéralité.

Les *Actes de Jean*, un texte ancien qui servit manifestement de modèle à toute une série d'autres actes apostoliques, mêlant probablement un texte valentinien et un ouvrage non ésotérique assez populaire, achève d'installer l'apôtre dans sa fonction de visionnaire et de spirituel. Cette fonction est complétée par l'association de Jean avec la piété mariale (*Dormition de Marie du Pseudo-Jean* et *Assomption de Marie*) qui se fonde sur Jn 19, 26-27 (Γύναι, ἴδε ὁ υἱός σου) : la pureté de la Mère est associée à celle du Disciple, témoin privilégié de cet événement extrêmement mystique du *transitus* de Marie.

Une figure aussi riche ne pouvait être qu'œcuménique : si les *Actes de Jean* (débarrassés de leur passage gnostique) et les textes du *Transitus Mariae* ressortissaient plutôt à des communautés majoritaires (la Grande Église), les gnostiques ont également fait usage de Jean. Le *Livre des secrets de Jean* (BG 2, NH III, 1) témoigne de l'autorité qui pouvait être attachée au nom de l'apôtre.

III. Jacques le Majeur, le Protomartyr des Douze

La figure de Jacques le Majeur se fait relativement discrète car elle est écrasée par celle de son frère Jean. En effet, Jacques n'apparaît jamais seul, il est toujours présenté avec Jean (soit qu'on parle de « Jacques et Jean », soit qu'on parle des « fils de Zébédée ») : une partie des remarques que l'on a faites sur Jean peut donc être rapportée à Jacques. Jacques ne prend son autonomie que dans une phrase des *Actes des Apôtres* : « À cette époque-là, le roi Hérode entreprit de mettre à mal certains membres de l'Église. Il supprima par le glaive (μαχαίρη) Jacques, le frère de Jean. » (Ac 12, 1-2). Jacques fait ainsi figure de premier martyr du groupe des Douze. Il n'apparaît que brièvement dans Eusèbe (*HE* II, 9) et dans une notice d'Isidore de Séville *De Ortu et Obitu Sanctorum Patrum*, qui assure qu'il prêcha en Hispanie et fut enseveli à Achaïa Marmarica. Il ne gagna une véritable importance qu'à cause de la bataille – probablement légendaire – de Clavijo (844) où le roi des Asturies Ramire I^{er} le vit apparaître en Matamore.

IV. Jacques frère du Seigneur, chef de l'Église de Jérusalem

La figure de Jacques « frère du Seigneur » est des plus complexes historiquement. En effet, cette « fraternité » posa de nombreuses questions par rapport à la virginité perpétuelle de Marie et donna lieu à une série d'hypothèses : s'agit-il des fils d'un premier mariage de Joseph (c'est la position ancienne, représentée

par Épiphanè, Eusèbe, le Protévangile, Origène) ? S'agit-il d'un fils de Marie né après Jésus (position d'Helvidius) ? S'agit-il d'un cousin de Jésus (position définie par Jérôme dans le *Contra Helvidium* et adoptée par la hiérarchie) ? Il n'appartient pas à cette modeste recherche d'en décider.

Jacques frère de Jésus est associé irréductiblement à la première communauté de Jérusalem et fait figure de représentant des Églises judéennes. Il semble qu'il n'a pas fait partie du cercle des disciples, car une tradition d'absence de foi préalable (décelable dans les paroles de Jésus contre sa famille et dans le passage de Jn 7) paraît assurée. En revanche, 1 Co 15, 7 semble attester d'une tradition selon laquelle Jacques aurait bénéficié d'une apparition avant les apôtres. Paul, de concert avec les Actes des Apôtres, laisse supposer que Jacques dirigeait la communauté de Jérusalem dans les années 50, en exerçant une sorte de magistère moral sur les autres églises. Ceci est confirmé par Eusèbe qui le nomme premier évêque de Jérusalem (*HE* II, 1), ainsi que par Clément (*Hypotyposes* I, 6). Flavius Josèphe et Eusèbe, rapportant Hégésippe, livrent des récits de martyre, qui ont été longuement analysés au cours de la conférence.

Pendant nos travaux, nous avons adopté la position selon laquelle l'Épître de Jacques pourrait être authentique (ou alors écrite par des milieux jacobites). Ce postulat a permis de définir les contours de la position de Jacques au sein des communautés. On découvre en effet un judaïsme très imprégné de la culture helléniste, qui présente avec Paul de nombreux points de contacts (en particulier à propos de la continuité entre la foi et les œuvres, la présentation de Dieu comme juge, la primauté de la foi, l'importance du discernement) et qui propose une conception de la Loi beaucoup plus complexe qu'on l'a souvent répété. Les contours de la communauté judéenne ont pu ainsi être dessinés : une communauté qui valorise les paroles de Jésus, s'engage en faveur des pauvres et prône le choix contre le monde, insiste sur les liens de solidarité et de fraternité entre les membres.

L'intérêt de l'étude de la postérité de Jacques est qu'elle permet de saisir la complexité de la conception que se faisaient les premiers chrétiens du frère du Seigneur. Jacques n'est pas seulement l'apôtre des chrétiens judéens comme le montrent les notices sur l'*Évangile des Hébreux* ou le Roman Pseudo-Clémentin. Il intervient également dans les traditions populaires autour de Marie (*Protévangile de Jacques*). Il est aussi un héros gnostique dans les deux *Apocalypses apocryphes de Jacques* (NH V). Deux éléments y sont particulièrement mis en valeur : sa fraternité avec Jésus et son martyre. La fraternité de Jacques fonctionne comme la gémellité de Thomas : elle permet de faire de l'apôtre un double du Sauveur et, *ipso facto*, un modèle pour tout gnostique, qui est appelé à devenir Christ. 1 Ap Jc 24, 13-17 et 2 Ap Jc 50, 5-23, en particulier, insistent sur les nouveaux rapports de fraternité ; ce n'est plus tant selon la matière que Jacques et Jésus sont frères, mais parce qu'ils participent à la même nature spirituelle : être fils de Celui-qui-est. L'un et l'autre sont appelés au martyre, qui dénonce les prestiges illusoire de la matière et leur permet de retourner à leur source commune. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Jacques est présenté comme le

gnostique véritable, celui qui embrasse Jésus (1 Ap Jc 31, 4) et celui qui est embrassé par lui (1 Ap Jc 56-57). Reconnaisant la vraie nature de son frère, il peut ainsi recevoir l'initiation aux paroles suprêmes qu'il convient d'opposer aux archontes et remonter vers le Plérôme.

En 2009-2010, la conférence sera consacrée à d'autres membres des Douze : Simon-Pierre au premier chef, puis Simon et Jude.